

juillet prochain ; et sur ce, M. Decrès, je prie Dieu de vous voir en sa digne garde.

« Venise, le 30 juin 1805.

« NAPOLEON »

Par malheur, le ministre désigna Villeneuve. Ce choix, qui fit manquer l'expédition d'Angleterre, fut cause, plus tard, de la perte de notre marine.

Le 11 juillet suivant, Napoléon était de retour à Fontainebleau. Il était parti de Turin le 8, trois jours auparavant, au milieu d'une manœuvre qu'il faisait exécuter à la garnison ; et le 14, il était arrivé à Boulogne, où, comme ailleurs, il excitait l'enthousiasme. Chaque jour on recherchait avec avidité les plus petites circonstances de sa vie publique et privée, chacun rendait hommage à sa justice, à sa générosité, à la politesse exquise qu'il mettait dans toutes ses relations ; cependant, un jour il manqua de générosité et fut injuste envers un des hommes qui lui avaient rendu le plus de services : nous voulons parler de la scène qui eut lieu entre lui et l'amiral Bruix, à propos d'un ordre auquel ce dernier ne crut pas devoir obéir. Le despotisme dont Napoléon fit preuve en cette occasion fut blâmé avec d'autant plus de raison, que l'événement justifia bientôt la résistance de l'amiral. L'empereur n'en reparla jamais, si ce n'est une fois à Sainte-Hélène ; dans un moment d'épanchement et d'abandon, le cœur chez lui imposa silence à l'amour-propre, et il dit douloureusement au comte Bertrand, qui, sans en avoir eu l'intention, avait rappelé cet événement ;

— Oui, celui-là a dû me maudire... Pauvre Bruix ! si tous ceux qui m'ont entouré depuis avaient eu la même franchise et le même courage que lui, peut-être ne serais-je pas ici aujourd'hui. La Providence l'a bien vengé !

C'était le matin, à son grand lever. L'empereur annonce à ceux qui sont présents que dans la journée il passera en revue l'armée navale ; et, avant de monter à cheval pour faire sa tournée quotidienne, il dit à l'aide de camp de service :

— Savary, allez de ma part trouver l'amiral Bruix à sa baraque ; vous lui direz de faire changer la position des bâtiments qui forment la ligne d'emboisement, parce que je veux passer la revue des équipages en pleine mer. Recommandez-lui d'agir de façon à ce que toutes les dispositions soient achevées lorsque je serai de retour, à midi.

Napoléon part suivi seulement de Roustan, son mameluk, et d'un piqueur. Savary sachant mieux que personne que le moindre désir exprimé par l'empereur est un ordre positif, va trouver l'amiral et s'acquitte de sa commission.

Général, lui répond Bruix après l'avoir écouté sans l'interrompre, j'en suis désolé, mais la revue projetée par sa majesté ne peut avoir lieu aujourd'hui.

— Comment cela, M. l'amiral ? reprend Savary, qu'une semblable réponse rend stupéfait.

Et craignant de s'être mal expliqué, il ajoute :

— Votre Excellence ne m'a peut-être pas bien compris ?

— Parlez-moi, général, j'ai très-bien entendu, reprend Bruix avec un imperturbable sang-froid ; et c'est pour cela que je vous répète que cette revue n'aura pas lieu.

En effet, aucun bâtiment ne bougea dans le port. A midi, l'empereur, revenu de sa promenade, allait se mettre à table pour déjeuner, lorsqu'il aperçut son aide-camp ; il lui dit d'un

air de satisfaction, en frappant du manche de sa cravache la paume de sa main gauche.

— A propos, tout est-il prêt ? Que vous a répondu Bruix ? Savary lui rapporte fidèlement la réponse de l'amiral.

— Alons donc ! fait Napoléon avec un mouvement d'épaule, vous n'êtes pas encore bien éveillé, Savary. Vous dites donc ?.. Et il se fait répéter une seconde fois et mot pour mot les paroles de l'amiral.

— Qu'est-ce que cela signifie ? s'écrie Napoléon avec un éclat de voix extraordinaire, accoutumé qu'il est à la plus ponctuelle obéissance ; sera-ce donc toujours la même chose ?.. M. l'amiral Bruix pense-t-il encore être devant la cour de Croix ?.. Savary, retournez auprès de l'amiral, et dites-lui que je lui ordonne, entendez-vous bien ? que je lui ordonne (il appuya sur le mot) de venir s'expliquer à l'instant !.. Laissez-moi, messieurs ! reprend-il en faisant un signe de la main au groupe qui l'a accompagné.

Et il rentre dans sa baraque. Dix minutes s'écoulèrent pendant lesquelles Napoléon parut fort agité. L'amiral n'arrivant pas assez vite au gré de son désir, il frappe de sa cravache le bord de la table sur laquelle son déjeuner est resté intact, et s'écrie :

— Il me faut enfin savoir à quoi m'en tenir avec M. l'amiral ; je vais aller le trouver, moi !

En même temps Napoléon enfonce son chapeau sur sa tête, et, suivi d'une partie de ses officiers, sort précipitamment de sa baraque ; mais à peine a-t-il fait quelques pas au dehors, qu'il aperçoit Bruix, accompagné du contre-amiral Magon et suivi de Savary, qui se dirigeaient vers lui. Dès qu'il voit Napoléon, Bruix hâte le pas. L'état-major de l'empereur s'est rangé silencieusement autour de lui ; les yeux de Napoléon lancent des éclairs.

— M. l'amiral, lui dit-il d'une voix altérée, pourquoi n'avez-vous pas fait exécuter mes ordres ce matin ?

— Sir, répond Bruix d'un ton respectueux, c'est parce qu'une terrible tempête se prépare ; Votre Majesté peut le voir comme moi. J'ai pensé qu'elle ne voudrait pas exposer inutilement, ni sa vie, qui nous est si précieuse, ni celle de tous les braves officiers qui l'entourent.

En effet, la pesanteur de l'atmosphère, le grondement sourd du tonnerre qui se faisait entendre distinctement au loin, et l'absence du moindre vent, ne justifiaient que trop déjà les craintes exprimées par Bruix.

— Monsieur, reprend Napoléon, que le calme de l'amiral semble irriter de plus en plus, je vous avais donné des ordres ; encore une fois, pourquoi ne les avez-vous pas exécutés ?

— Sire, je ne voulais pas avoir à me reprocher toute ma vie la mort des marins et des braves soldats de Votre Majesté.

— Monsieur, réplique en frappant du pied Napoléon, dont ces froides paroles exaltent la colère au plus haut degré, les conséquences de mes ordres ne regardent que moi seul ; encore un coup, obéissez, je vous l'ordonne pour la dernière fois.

— Sire, je n'obéirai pas.

— Monsieur !... bégaye Napoléon les lèvres tremblantes de colère, vous êtes... un... insolent !..

Et en disant ces mots, l'empereur, qui tient toujours sa cravache à la main, s'avance vers l'amiral et fait un geste menaçant. Bruix recule de deux pas, et, portant comme par ins-